

GROTTE

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs
≤

Vincent Francey

Grottes

TABLE DES CHAPITRES

| | |
|-----------------------|----|
| <i>Je de mots</i> | 7 |
| <i>Lui parler</i> | 14 |
| <i>Seul</i> | 22 |
| <i>Souvenirs</i> | 29 |
| <i>Séraphine</i> | 38 |
| <i>Dans la grotte</i> | 57 |

Il aimait les pliages, les découpages, l'origami et jouer avec les mots. Il avait affiché une feuille blanche au mur avec une plaquette : *ne pas faire un pli*. À côté, une autre feuille blanche avait été pendue à un clou avec une ficelle au bout de laquelle était attaché un crayon. Il appela cela *crayon papier*. Enfin, il s'était attaqué à son chef-d'œuvre, bricoler un crayon de papier à partir d'une troisième feuille, qu'il exposait dans un plumier lui aussi de papier au centre de son bureau.

Le crayon papier ou crayon à papier ou crayon de papier comme s'il était fait de ce sur quoi il doit écrire, le crayon papier par définition est introuvable quand on en a besoin, on le cherche sur le bureau, sur le lutrin, parce que c'est sur les partitions souvent qu'on l'utilise, pour noter les dièses et les bémols oubliés, sur la table de la cuisine, dans le sac à dos, où est-ce qu'on a bien pu le fourrer, le crayon papier dont on a urgemment besoin parce qu'écrire au stylo ça ne se fait pas sur les partitions et sur les livres, il faut

que ça soit effaçable au plus vite, et c'est peut-être pour ça que ça disparaît, un crayon papier, parce que ça s'efface, comme si la gomme au bout du crayon papier avalait le crayon papier, mais la plupart des crayons papier n'ont pas de gomme au bout, ils se perdent dans les poches des pantalons, on les retrouve dans la machine à laver, cassés en deux, on essaie de les tailler mais la mine se casse sans cesse et quand la mine est trop bien taillée, le crayon papier pique, on se blesse en le sortant de la poche du pantalon, et il faut bien réfléchir avant de fourrer un crayon papier dans la poche de son pantalon à la longueur de celui-ci, les plus pratique étant ceux qu'on pique chez Ikea, qu'on emporte par poignées pour constituer un stock de réserve qui s'épuise aussi rapidement qu'il s'est constitué parce que plus les crayons papier sont courts plus ils se perdent facilement, on les oublie sur le bureau du boulot, sur le lutrin du conservatoire, dans un tiroir, dans la table de nuit, dans les tuyaux de l'aspirateur, puis ils réapparaissent quand on avait perdu tout espoir de les retrouver, miracle du crayon papier toujours là où on ne l'attend pas, défiant toute logique spatio-temporelle, crayon papier ou baguette magique, le crayon papier n'ayant de sens que quand il

disparaît sous l'écriture, fondu entièrement sur le papier, devenu vraiment crayon de papier.

C'est vert... mais juste. Il ne pouvait s'empêcher de faire des calembours, toujours les mêmes, en boucle, au grand désarroi de ses amis, qui n'osaient plus rien dire tant il tournait tout en bourrique. Au milieu des discussions les plus sérieuses, alors qu'on s'écharpait sur la politique, la religion, la finance, il trouvait toujours une imbécilité à proférer. Les autres le regardaient sévèrement puis ils éclataient de rire. Au fond, il avait raison, mieux vaut en rire tant qu'on peut encore. Ils réfléchissaient, disaient *mieux vaut tard que jamais*. Il ajoutait, fier de lui, *vieux motard que j'aimais*, et eux reprenaient leurs débats sans fin.

C'est vert... mais juste. Il est interdit de poser un pied sur la chaussée avant que ça passe au vert. On attend sagement, alignés, que le petit bonhomme change de couleur. On s'offusque de voir certains tricher. Ça ne se fait pas, même s'il n'y pas un véhicule à l'horizon. Quand le petit bonhomme est rouge, on ne bouge pas, c'est pas plus compliqué que ça. Quand il devient orange,

on prend son souffle. Dès qu'il est vert, il faut presser le pas pour arriver de l'autre côté avant que ça vire de nouveau au rouge et qu'on se retrouve coincé dans un no man's land qui n'est ni la route ni le trottoir.

C'est vert... mais juste. L'enfant pleure parce qu'il n'a pas eu ce qu'il voulait. Il faut tenir bon, ne pas céder à ses caprices, rester droit dans ses bottes. Il doit apprendre la frustration, ça fait partie de la vie. De grosses larmes roulent sur ses joues. Il semble si malheureux, si désespéré, au bord de l'évanouissement, mais cette fois il est allé trop loin, le supermarché entier nous a regardés avec une réprobation ferme et définitive : si on ne sait pas gérer son gamin, on reste chez soi, on ne vient pas se donner en spectacle.

C'est vert... mais juste. Cette vieille bicoque, cette parcelle en jachère, quand ils les ont reprises, on disait qu'ils ne feraient pas long feu. Puis ils ont bêché, ils ont sarclé, ils ont creusé, ils ont maçonné, ils ont planté, ils ont parlé de permaculture, de biodynamie, d'agroforesterie. Au début, personne n'y a rien compris, mais au bout d'un moment ça a poussé et pas qu'un peu. Alors on est allé voir, on a posé des questions. On

n'aurait pas cru à un tel rendement. On s'est demandé si nous aussi peut-être on pourrait s'y mettre.

C'est vert... mais juste. La prof de math sait que ça va grincer des dents, que ça va niaucher, qu'il y en aura qui viendront gratter des points, mais ce sera peine perdu. C'est noté, là, vous voyez ? Ne pas écrire au crayon papier, écrire tous les développements, ne pas donner une réponse au petit bonheur la chance juste pour noter quelque chose. Bien sûr, elle pourrait ajouter des demi-points par-ci par-là, mais ce qu'ils doivent apprendre, c'est la rigueur, et de toute façon vu comment ils suivent pendant les cours — un vrai poulailler — et vu la manière dont ils font leurs devoirs, ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

Quand est-ce que tu arrêtes de grandir ?... Cela fait vingt ans qu'il ne grandit plus... Aux yeux des autres pourtant... Quand est-ce que tu arrêtes de grandir ?... Il les toise... Il les regarde de haut... Il a encore grandi depuis la dernière fois... Avec l'âge il se tassera... Mais il a encore grandi... Quand est-ce que tu arrêtes de grandir ?... Il doit faire

attention en passant les portes... Il a des bosses sur le crâne... On aura un torticolis à force de le regarder... Quand est-ce que tu arrêtes de grandir ?... Ce n'est pas normal d'être si grand... À un moment donné, tout le monde arrête de grandir... Il y a vingt ans que j'ai arrêté... Tu crois ?... Quand est-ce que tu arrêtes de grandir ?... C'est pratique pour nettoyer la poussière sur les armoires... Ça n'a pas que des désavantages... C'est les autres qui sont petits... Quand est-ce que tu arrêtes de grandir ?... Il se retient... Les grands doivent se retenir... Quand les grands parlent, les petits se taisent... Quand est-ce que tu arrêtes de grandir ?... Il n'y peut rien s'il est grand... Les chaussures, c'est du combien ?... Est-ce que ça se trouve en magasin ?... Le choix est plus vite fait... Quand est-ce que tu arrêtes de grandir ?... Il est resté enfant, au fond... Un enfant de deux mètres... Un enfant qui a refusé d'arrêter de grandir... Les adultes, à un moment, ça rétrécit... Lui, il a le temps... Il grandit...

Les corps d'abord roulés en boule, recroquevillés, ramassés sur eux-mêmes, collés au sol, petit à petit, très lentement, se déplient. On voit émerger des têtes, des yeux, des cous, puis des mains, des bras, des jambes, des pieds. Ils sont debout mais

ça ne suffit pas. La musique avait commencé confusément, aléatoire et touffue, mais la voilà qui s'épure, cherche à rassembler les lignes diverses qui la composaient. Les corps s'étirent puis ils étirent les autres corps, les articulations se tendent, les coudes craquent, les genoux se déchirent et soudain, dans un fracas tonitruant, les jointures se brisent, les membres s'envolent, les corps sont devenus d'interminables fils qui transpercent le plafond pour se jeter, étoiles filantes, vers le ciel.

Pousser la porte, entrer, descendre les escaliers, pousser d'autres portes, la troisième seulement nécessitant une clé. Poser la veste sur le portemanteau, ouvrir le sac, sortir l'ordinateur de fonction, l'enclencher, partir chercher un café pendant qu'il démarre, proposer un croissant à la collègue assise à côté, travaillant depuis déjà longtemps, soupirant, parfois souriant. Traverser des couloirs, fermer des portes sans les claquer pour éviter de déranger, descendre des escaliers, traverser des couloirs aux allures de prison, prendre deux cafés, un pour la collègue, un pour moi, acheter deux croissants, au beurre pour elle, au chocolat pour moi, retraverser les mêmes couloirs gris, remonter les mêmes escaliers, se donner rendez-vous dans la salle d'en bas autour de la table ronde, prendre une pause avant de commencer, parler, écouter, remonter les escaliers, entrer dans la salle aux ordinateurs, envoyer des photocopies, ajouter du papier, ouvrir le capot, saisir le papier coincé à deux mains, dégager le papier avec précaution pour ne pas le déchirer, retirer le papier avec un angle de

quarante-cinq degrés environ, refermer le capot, attendre, écrire « machine défectueuse », entendre la sonnerie, paniquer, entrer dans la salle de classe essoufflé : changer de programme, puisque les photocopies...

Elle a posé le menton sur ses mains. Elle le regarde. Elle sourit. Il fixe un point sur le mur du fond. Elle se caresse le lobe de l'oreille, s'apprête à parler. Il s'empresse de dire une banalité, un truc de boulot, une vague plainte, une invitation à faire comme si on était toujours au café du matin. Elle a reposé ses mains sur la table, se triture les doigts, raconte des choses qu'il n'écoute pas. Il cherche dans sa tête comment changer de sujet, a trouvé un nouveau point à fixer, se retient de baisser le regard vers la poitrine qui s'anime. Elle lui a posé une question. Attend qu'il réponde intelligemment. Il panique, n'a pas de réponse, dit des mots qu'il regrette aussitôt. Elle passe sa main dans sa frange. Il a peur qu'elle voie qu'il a regardé ses seins, se tortille sur sa chaise, cherche à appeler la serveuse pour commander un autre verre, mais est-ce que ça vaut bien la peine ? Elle soupire. Il regarde du côté du comptoir, cherche avec insistance, se plaint du service. Elle a avancé ses mains sur la table. Il a reculé les siennes. Elle

sourit mais semble se lasser. Alors il lui balance tout.

Je suis né un dimanche. J'ai vu le jour il faisait encore nuit. Je suis né en novembre. Je suis arrivé le premier. J'ai donné congé à un militaire. J'ai vu une femme qui n'avait qu'un bras. J'ai reconnu sa voix. J'ai pleuré. J'ai oublié. J'ai eu peur des vaches et des poules. J'ai eu peur des autres enfants. J'ai eu froid. J'ai senti que plus personne n'était là. Je les ai vus revenir. J'ai voulu aller à pied jusqu'à la ville. Je suis monté sur la moto de l'oncle. J'ai senti des regards posés sur moi. J'ai entendu des adultes qui parlaient fort. J'ai fui. J'ai aimé. Je n'ai rien dit. J'ai couru jusqu'au noyer. Je suis tombé de vélo. J'ai shooté le ballon par-dessus le toit. J'ai été jaloux. J'ai tremblé quand il a fallu écrire. J'ai été assis dans un pré et j'ai eu peur, encore. J'ai entendu des voix qui priaient. J'ai essayé aussi. J'ai fait semblant. J'ai fait ce qu'on m'a dit de faire. J'ai été un petit garçon bien sage. J'ai fait semblant. J'ai compté les voitures qui passaient à la route. J'ai noté les marques. J'ai lu. J'ai lu encore. J'ai chanté. Je n'ai pas osé, souvent. J'ai été en colère, fort. J'ai été mélancolique, le soir. J'ai eu des hauts et des bas.

Le jour où j'ai pris le chemin opposé, je n'ai pas bien su si c'était vers le nord ou vers le sud et peu m'importait la direction puisqu'il s'agissait d'aller ailleurs que ce lieu vers où sans cesse je revenais, faute de connaître d'autres lieux, un lieu de prés et de routes de remaniements, mais il y avait cette route un peu plus large, la route cantonale, c'est ainsi qu'ils la nommaient, une route où les voitures roulaient plus vite qu'au village, une route qui menait vers ces noms écrits sur des panneaux bleus, Payerne, Neuchâtel, Lausanne, et si on prenait la même route dans l'autre direction, c'était Grolley, Fribourg, Berne, et il a fallu, ce jour-là, choisir une direction, mais déjà un nouveau panneau indiquait Romont, Bulle, et un autre Domdidier, Morat, et il y avait des panneaux partout, avec des noms écrits dont j'avais entendu dire parfois quelque chose par les grandes personnes, de Fribourg ne venaient que la bise et les impôts, Berne était la capitale, Morat, c'était le départ d'une course, mais peu m'importait, ce jour-là, si ces noms écrits correspondait à des lieux réels, ce qui comptait, c'était prendre la route, et c'est ce que j'ai fait, roulant chaque jour vers un nouveau lieu, découvrant des panneaux verts avec d'autres noms, Yverdon-les-Bains, Genève, Besançon (France), mais longtemps je

n'ai pas osé suivre les panneaux verts, on m'avait dit que je n'en avais pas le droit que je devais acheter la vignette mais où est-ce qu'on achète la vignette, personne ne me l'avait dit, alors j'ai continué sur les routes aux panneaux bleus, et je n'ai pas non plus traversé la frontière, à cause des papiers, même si on m'avait dit que de l'autre côté de la frontière, les panneaux verts sont les panneaux bleus et vice-versa, mais je n'avais pas compris ce que ça voulait dire, alors j'ai fait demi-tour, j'ai écumé les routes, comme on dit, j'ai roulé ma bosse, comme on dit, j'ai beaucoup voyagé.

Pas question à Durban d'aller à pied. Le taxi attend devant le restaurant. Il nous pose dans l'enceinte de l'hôtel. Les rues sombres (Durban n'existe que la nuit) défilent sous nos yeux fatigués. Des grilles fermées, du fil de fer barbelé dressé autour des habitations, la ville semble faite uniquement de murs. Le taxi évite les nids de poule, tourne à angle droit, nous perd dans un labyrinthe gris sans fin qui par miracle se termine dans cette chambre simple où nous étions arrivés ce matin et d'où nous repartirons demain.

Paris n'a pas de fin. Il y a des maisons partout (l'enfant n'a pas les mots pour dire des bâtiments

plus grands que des maisons) et il n'y a pas de champ au bout, même pas de montagne à l'horizon pour arrêter la ville. On est monté à pied et on a regardé. On ne voit pas la Tour Eiffel, bien sûr, puisqu'on est dessus, mais on avait cru que Paris c'était ça, cette tour de fer et quelques maisons autour, alors que c'est si grand qu'on n'en voit pas le bout et qu'on n'en revient pas qu'il puisse y avoir des lieux comme ça, sans la nature autour.

Des voitures, des vélos, des scooters, à n'en plus finir, tous à l'arrêt et au bout ces trois gratte-ciels en forme d'œuf où on doit aller mais qui restent si loin pour les passagers coincés dans ce car à Pékin. Pas question d'ouvrir la vitre. L'air est irrespirable. On voit de haut les cages à volaille, les pousse-pousse (même s'il y a bien moins que ce qu'on pensait) et les voitures, les innombrables voitures qui mangent la ville, comme si Pékin n'était plus qu'un immense circuit automobile avec autour des immeubles désaffectés.

Et lui aussi, je l'ai rencontré. *Venez fin avril. Pour l'instant, ma guibole me cloue à Croisset.* La maison aux murs blancs, donne sur la Seine, où de temps

à autre passe une péniche. Gustave Flaubert est assis. Il me montre sa jambe. *Ça, je m'en fiche. Ce sont mes bonshommes qui me fatiguent.* Sur la table, les piles de bouquins s'amoncellent. De temps en temps, il en empoigne un au hasard, l'ouvre un instant puis le repose, l'air dégoûté. *Les voilà empêtrés dans la métaphysique. Si vous saviez comme c'est assommant.* La vieille domestique apporte des rafraîchissements. Elle demande si tout va bien. Je n'ose demander si c'est elle, la Félicité d'*Un cœur simple*. Flaubert me regarde d'un air indéchiffrable. Il semble s'amuser de ma visite mais a sans doute hâte que je m'en aille. *Mon Moscovite m'a encore posé un lapin. Julie, passez-moi mon tabac.* Il bourre sa pipe, me montre un tas de papier, tape du poing sur la table. *Les lettres qu'on m'a écrites pour ma glissade. Toutes identiques, au mot près.* Il tente de se lever, refuse l'aide que je lui propose, pose son genou sur chaise et titube tant bien que mal jusqu'à la fenêtre. Passe une péniche. *Il ne vient jamais personne, vous savez. Tourgueniev s'annonce pour mardi, repousse à jeudi puis à vendredi. Nous sommes samedi et je crains qu'il soit reparti en Russie.* Je lui tends mon livre, la main tremblante, hésite à l'appeler maître, choisis plutôt monsieur, de peur qu'il ne se vexe. Peine perdue, son œil

s'est allumé. *Gustave, mon nom est Gustave, et je hais les bourgeois.* Il m'arrache le bouquin des mains, le feuillette, l'air grave, s'attarde sur une page, semble dubitatif, le repose sur le rebord de la fenêtre. *Vous aussi, vous vous prétendez naturaliste ? Peut-être pourriez-vous éclairer ma lanterne. Je n'y comprends rien.* Il pose à nouveau son genou sur la chaise, reprend sa marche d'éclopé, s'assied à nouveau derrière sa table, me tend la main. *Désolé mon petit, mais ma vieille carcasse m'oblige à vous chasser.* Je descends les quelques marches qui conduisent au jardin, m'attarde un moment devant la grille, regarde passer une péniche, puis m'en vais, sans trop savoir quoi penser du grand homme.

Habiter un appartement trop grand. On cherche à le peupler. Seuls les fantômes restent.

Habiter ses habits. Trop grands aussi. Et ses habitudes. Trop tenaces.

Elles avaient aménagé le vieux poulailler pour y boire le thé entre copines. Je n'osais les accompagner : trop de terreurs enfantines quand il fallait à la nuit tombée aller fermer les poules.

Ils habitaient une grotte dans la forêt. Séraphine allait leur porter à manger. Elle aussi avait peur.

Pas de décorations sur les murs, des chaises, des tables, rien que du simple, du prêt-à-partir. Pourtant on reste. On habite le vide.

La taille du lieu qu'on habite est-elle proportionnelle à la manière dont on habite les lieux ? Il se pourrait qu'on habite trop les lieux trop grands et qu'on s'y perde. Les lieux trop petits, on les habite trop aussi, on prend trop de

place, pas moyen de se déplacer sans se cogner à soi-même.

À partir de combien de temps passé en un lieu l'habite-t-on ?

Cette maison aux balcons partout, j'en ai habité deux appartements, un grand et un petit. On voyait les gens sur les balcons sortir puis rentrer comme sur les calendriers de l'Avent, mais c'était en été qu'on les voyait. L'hiver, on voyait des lumières allumées derrière des fenêtres fermées.

J'habitais à l'étage. J'entendais tout ce qui se disait, se criait, se pleurait au rez-de-chaussée. On habite aussi des voix.

L'ombre des pots de fleurs fanées sur les planches de la terrasse. Natures mortes de géraniums fanés. Quelques-uns résistent, vaillants. Le peintre est minutieux. Il n'a pas rendu ces plantes dont on ne savait comment s'occuper plus belles qu'en vrai. On les a accrochées sur la barrière, à côté du vrai bac à fleurs. Chaque année, le peintre revenait et le nouveau tableau représentait les mêmes géraniums, tantôt roses tantôt bruns, secs,

pourris, le même jour, en plein été. L'hiver, on rangeait les tableaux en même temps que les vraies fleurs. Avec le temps, tout a cramé. Le peintre est. On a brûlé les tableaux avec lui.

Le ciel laiteux, le parasol découpant un carré de grisaille sous lequel écrire. Sur l'écran, le reflet de celui qui se regarde regardant le soleil éclairant la toile d'araignée tendue entre deux chaises puis la plante puis le pot puis la tuile ondulée du toit de l'écurie. Grillage multiplié de la table ajourée sur les lames de bois, les quatre dalles de béton encore foncées par l'averse récente et insensiblement le carré du parasol qui bouge, se rapproche du mur, s'éloigne de la table. Sur les carrosseries, des éclats éphémères. Sur la peau, des luisances de sueur. Une mouche au sol cherche la lumière. Les dalles d'éclaircissent. La blancheur d'une jambe saisit le regard. Elle passe. Puis un oiseau. Les rayons de la roue d'un vélo. Un point d'éclat sur la boule à grillade. Suivre l'ombre d'un insecte sur les planches. Un grain de poussière sur les lunettes. La fille qui passe au trottoir, jambes blanches, petit chien, fugitive beauté, puis la nuit.

Seul ici sur la grande terrasse dans le chant des oiseaux, seul avec le vent qui berce le maronnier, le drapeau, les voitures qui descendent la route, l'enfant qui traverse et celle de l'autre côté qui fume seule. Un nuage cache le soleil. Un milan royal plane au-dessus de la crête de forêt. Le vent forçit. Seul ici avec le ronronnement de ceux qui rentrent à midi prendre le repas chez eux, seul face à ces fleurs fanées, à ces tomates qui crevotent et cette grue sur la colline au-dessus de la ferme où jadis on allait boire de la limonade et manger des croquets, seul avec le souvenir du grand-père, la chanson qui revient, *paysan que ton chant s'élève*, et les nuages petit à petit s'amoncellent, et les toiles d'araignées, et le train qui passe, et un homme seul sur sa petite terrasse, seul avec la chaleur de midi, le train qui déjà entre dans la forêt, seul avec les balles rondes devant la haie du voisin, la haie sèche, un insecte, un deuxième milan royal, encore un enfant sur le trottoir d'en face, il rentre à la maison, l'école est finie, seul avec les vacances qui s'ouvrent sur des solitudes plus rudes, un camion de bois, d'autres drapeaux qu'on devine au loin, drapeaux rouges à croix blanche, seul avec l'eau d'une fontaine et la voisine qui n'a toujours pas fini sa clope ou qui profite du beau temps, seul avec les cloches de

midi qui sonnent au loin, seul avec la faim qui revient et ces villas qui semblent sans habitants, plantées dans les champs, attendant que rentrent les voitures dans les garages fermés. Un tracteur passe avec une rotative. Lui aussi rentre dîner. Des enfants en maillot de foot, un bleu et un rouge, les pleurs d'un bébé, et la faim qui pousse à cesser d'écrire.

Ça pue la choucroute rance. L'enfant arrêté devant l'armoire à confitures. Pourquoi tant de variations autour d'un faux souvenir ? J'ai toujours aimé l'odeur de la choucroute.

Sentir le vent. Que transporte-t-il à sentir, le vent ? Quelle différence entre l'odeur de la bise et l'odeur du foehn ? Une odeur froide, une odeur chaude, qu'est-ce que ça change ?

Sur ma peau, ça sent la crème solaire. Ça sent l'été, la piscine, les membres fatigués.

Ça sent le renfermé, disait-elle quand elle avait besoin de sortir boire un verre de rouge. Elle

voulait aussi qu'à sa mort on l'empaille et qu'on la sorte de l'armoire à l'heure de l'apéro¹.

L'odeur des bébés, entre fadeur lactée et dégoût attendri.

Le grand-père brassait le purin avec une louche gigantesque qu'on appelait un cahouet. C'était sa manière à lui de s'enivrer.

« L'argent n'a pas d'odeur, mais pas d'odeur vous monte au nez. » (Jacques Brel, je ne sais plus dans quelle chanson, *Voir un ami pleurer* ?)

Qu'est-ce que ça sent, les pleurs ? Le sel et l'humide, la pensée de celle à cause de qui on pleure, ou de celui.

¹ 25 : *Angèle au verre de rouge*. C'était écrit dans le testament. On a ouvert le corps, on a procédé à l'embaumement et c'est devenu ce monstre qu'on recouvre d'ordinaire d'un drap. Un mécanisme actionne le corps quand on débouche une bouteille et la voix d'un perroquet répète le mot *coco* pendant dix minutes, la tête vibrant légèrement. Les invités n'osent pas tremper les lèvres. Ils attendent qu'Angèle lève son verre à leur santé et que la machine s'arrête. On s'empresse alors de la ranger dans l'armoire.

« Ça sent la bière de Londres à Berlin. » (toujours Brel et toujours ça vous monte au nez)

Le vin sent le bouchon, mais le bouchon sent-il le vin ?

« Moi, la campagne, faut que je le dise tout de suite, j'ai jamais pu la sentir. » (Louis-Ferdinand Céline, de mémoire, à peu près, un auteur qu'il faut accepter de lire en se pinçant le nez)

Moi, la campagne, je n'ai jamais rien pu sentir d'autre.

Il y avait, jusque dans le corridor, cette odeur qui faisait qu'on entrait dans la cuisine de la grand-mère.

Assise sur le banc, la grand-mère lirait le journal : *La Liberté*, à la page des avis mortuaires, les lunettes glissant sur le nez, les lames de la paroi de bois, le tableau de la jeune fille aux poules, des grains de blé tombés de la main, les huit poules qui picorent, l'enfant un pied par terre un pied sur le banc, des fleurs à la fenêtre, le mur blanc ; la pendule indiquerait neuf heures et demie, un chausson de carton, un crayon papier, un stylo à bille, une paire de ciseaux, des aiguilles à tricoter, une pelote de laine jaune ; sur le potager mijoterait un ragoût, la hotte, la spatule dépassant de la casserole à demi-couverte, la fenêtre, la vigne, la vue sur le jardin, des buches de entassées sous la fenêtre, la baratte à beurre, une patte à vaisselle posée sur le robinet qui goutte, un égouttoir, deux tasses, deux assiettes, une cuillère à soupe ; le buffet aurait été repeint en beige, il serait resté ouvert, un vase, une toupine de saindoux, une lèche-frite, une radio cassette, la boîte avec le sourire de Bourvil, celle avec Tino Rossi, un cendrier vide, parce qu'on aurait cessé de fumer depuis que le grand-père... Dans le

réduit, un balai, une ramassoir, dix kilos de sucre, les paquets rayés jaune et bleu de chicorée, un bidon pour les cendres, la pile de journaux, la grand-mère assise à la table qui lirait *La Liberté* à la page de la météo.

... la porte est à peine ouverte mais ça leur suffit. Ils retournent sur la pointe des pieds dans le lit superposé, le grand en haut, le petit en bas. Les flashes de couleurs leur parviennent pile comme il faut, même si le grand, depuis le lit du haut, doit un peu se pencher. Ils regardent : un paysage vert, des chevaux, des dames en costume. Ce n'est pas ce qu'ils ont envie de regarder. Ils hésitent à descendre du lit pour aller refermer, mais voilé que tout change. Coup de gong : l'arbitre porte un t-shirt rayé. Les deux combattants, culotte rouge contre culotte bleue, se tournent autour dans une danse nerveuse, le rouge frappe, le bleu esquivé, contre-attaque ; le rouge, les poings serrés tente d'amortir le choc, il recule, est acculé dans les cordes, reprend son souffle, tente un crochet, réussit à toucher, mais pas assez ; l'autre s'acharne, il frappe de plus en plus fort, mais la cloche sonne, on éponge les visages tuméfiés, on s'asperge d'eau, on crache, on hurle les instructions pour le round suivant mais un visage

de vieille dame apparaît soudain dans l'angle de la porte ...

Du côté des dames, trois petites vieilles se lèvent, s'assoient, s'agenouillent. La statue porte un enfant qui porte un oiseau dont la tête a été arrachée. Les enfants de chœur glissent leurs bras dans les manches de l'aube puis les secouent avant de sonner la clochette. Au vitrail, le curé d'Ars sourit et sainte Cécile caresse la lyre. On entend la voix vibrante et rauque d'une soprano qui a trop fumé. Des hommes luttent sur les bancs pour ne pas s'endormir. Le plafond de bois est moisi par endroits. Une tenace odeur d'encens refroidi prend les fidèles à la gorge. Les trois vieilles disent les mots qu'il y a dire. Elles disent *amen* à tout et *que ta volonté soit faite*. D'autres font semblant. On les a traînés là ils ne savent pas pourquoi. Ils regardent sans le voir les gestes du curé, l'hostie qu'il élève, la coupe, les cloches qui se mettent en branle. Une mouche vole. On n'ose pas la chasser. Sur un tableau, un jeune homme très blanc, très maigre, pleure des larmes de sang. La dame fait signe aux gamins d'aller chercher les bougies, de les allumer, de se tenir bien droit, de ne pas parler. Les pièces tintent quand elles tombent dans les paniers. Les cravatés exhibent

des billets. Ils sont arrivés en retard, ont traversé l'allée centrale, se sont assis presque tout devant. Les dames ont enlevé leur chapeau. Personne n'ose enlever sa veste. Les micros ne fonctionnent pas bien. On ne comprend rien à ce que dit ce vieux qui marmonne dans sa barbe. On regarde sa montre discrètement. Le sermon a duré dix minutes. C'est trop long. Le bois craque. On se passe les livres rouges. On tourne les pages. On ouvre les bouches pour faire croire qu'on chante et les saints dans les vitraux appellent les litanies : sainte Marie-Madeleine, saint Louis de Gonzague, saint François de Sales, saint Pierre Canisius, saint Nicolas de Flüe, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, saint Jean-Marie Vianney, priez pour nous, ânonnent les petites vieilles, rejointe dans leur prière par l'âne qui broute et qui braie dans le pré d'à côté. On a ouvert la porte. Les conseillers de paroisse s'affairent, déplient les pieds des tables, tire-bouchonnent, ouvrent des paquets de chips. Une mouche tourne autour d'une espèce de cercle de métal, elle se laisse happer par celui-ci, ne verra plus le jour. Les radiateurs brûlent des mollets fatigués des exercices imposés, debout, assis, à genoux. Les fleurs du bout des bancs fanent lentement. Elles attendent que ça se terminent. Les gens font la queue. Ils tendent les

mains, ouvrent la bouche, disent *amen* encore une fois. L'orgue vibre. Il murmure puis il hurle. La chaux qui sur les murs recouvre les fresques se fissure par endroits. Le prêtre lève les mains, les joints, les ouvre, il marmonne des formules magiques que personne ne comprend. Les fidèles se passent le pouce sur le front, puis sur la bouche, puis sur le cœur. Un enfant se met à hurler. Un homme le porte. Ils sortent. D'autres enfants se sont avancés jusqu'au banc de devant, qui est plus bas que les autres. Ils grimpent, ils rampent, ils sont à deux doigts de tomber. Les petites vieilles les regardent sévèrement. Un chat se balade dans l'allée centrale, il monte le petit escalier qui mène au chœur, tourne autour des jambes du sacristain, qui va rapporter le calice dans le tabernacle, et deux hommes au dernier rang pouffent de rire (tabernacle, calice, lit-on sur leurs lèvres qui contrefont l'accent québécois) alors que leurs épouses leur donnent des coups de coude agacés. Dehors, l'âne se donne à cœur joie. Le curé secoue le goupillon, agite l'encensoir, tend les mains vers l'assemblée. Des gens toussent, importunés par l'écœurante odeur d'encens chaud qui redouble celle de l'encens refroidi. Les dames se sont emparés des sacs à main qu'elles tiennent fermement sous le bras. Les hommes ont décroisé

les bras. Un enfant demande si c'est bientôt fini. Les saints sur les vitraux ont l'air de s'ennuyer à mourir. Ça commence à causer tout haut. Ça bouge. La vague reflue vers la sortie où l'âne s'est tu, effrayé par la volée de cloche qui annonce midi. Le curé sert des mains, les enfants de chœur distribuent le bulletin paroissial, les verres sont pleins, les petites vieilles sortent les dernières, pliées en deux sur leur canne. Les saints jaloux restent coincés dans leurs vitraux. Sainte Cécile, imperturbable et silencieuse, caresse sa lyre.

Sur le mur de molasse, des inscriptions : prénoms collés l'un à l'autre, dates anciennes, bouts de prières, arabesques inachevées, la mousse petit à petit effaçant tout.

Une vieille dame au coin du feu. Elle tricote, fredonnant des mélodies de jadis : qu'ils sont doux aux cœurs lassés les souvenirs du temps passé.

Sur la porte de la chambre à coucher, deux enfants de dos se donnent la main.

Le vieux noyer avec collé au tronc une petite fille qui compte jusqu'à cent. De temps en temps, elle tourne la tête, plisse les paupières, crie : ceux qui sont pas cachés sont pris.

Un tas de bûches alignées au cordeau, légèrement penché vers le fond du bûcher.

Les grands-parents au centre, leurs enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants autour d'eux devant un champ de maïs. Personne ne sourit.

Au-dessus de la porte : madame Colomb, sage-femme (avait-elle un prénom ?).

La grand-mère pliée en deux lave les boilles, puis la machine à traire, puis la brouette. Elle porte une salopette rayée et passe lentement sa langue sur ses dents.

Le grand-père appuyé sur sa canne près de la pierre à faux.

Leurs noms sur une autre pierre. Les fleurs sont un peu passées.

Le mini zoo où trois lamas, deux autruches, des poneys et des chiens réfugiés vieillissaient sous le regard des promeneurs du dimanche.

Le pont de bois tient bon. La rivière en-dessous s'écoule sans heurt. Un banc de bois tout neuf permet aux promeneurs de se reposer un instant près des traces d'un feu depuis longtemps éteint. La nuit, parfois, on y grille des cervelas. De l'autre côté du pont, un grillage se dresse parmi les herbes hautes. Interdiction d'entrée. La maison pourrit au bord de l'eau. Quelques graffitis en recouvrent les murs mais ils restent cachés par un fouillis d'orties, de ronces, d'arbres poussés au hasard. Une épaisse mousse verte recouvre les tuiles du toit. On s'arrête quelques secondes sur le pont de bois. On regarde l'eau en-dessous. Ça donne soif. On reprend sa course.

Pour traverser le pont de bois, il fallait bien se tenir aux barrières. On avait un peu peur de tomber dans la rivière mais de l'autre côté il y avait le Moulin de Prez. On tendait le bras pour montrer les animaux. Les adultes disaient les noms : lamas, émeus, autruches. Il y avait trois bâtiments, la ferme où logeait les poneys, les oies, les canards, les chèvres, la buvette qui

ressemblait à un ranch, avec des citations gravées sur le bois (une seule revient : *l'eau c'est la vie, vive l'eau de vie*), une dame à queue de cheval qui servait des sirops pour les enfants et des bières pour les hommes, et le chenil où des chiens recueillis aboyaient sans cesse. Après le sirop, on reprenait le chemin dans l'autre sens. Il y avait trois ponts à franchir.

Faire-part. Donner la preuve que l'enfant est là, que la maman se porte bien, que le papa est fier, tout cela n'est pas une fable, le bébé a une taille, un poids et la photo atteste qu'on peut commencer à chercher à qui il ressemble.

Album. L'enfant est de plus en plus grand. Les photos sont collées bien droit. On note les dates, les noms, les événements : les premiers pas, le premier jour d'école, la fois où il a perdu sa première dent de lait. Tout est toujours premiers dans l'album des premières fois.

Photo de classe. Bien noter au dos les prénoms pour essayer, des années après, de les retrouver. Il y a toujours des intrus, des gens dont on avait complètement oublié l'existence.

Photo pour se souvenir. Le tableau noir avec les formules de math, la nouvelle adresse d'un ami, le code de la carte bancaire, la couverture d'un livre qu'il faut absolument que tu te procures.

Panorama. Au sommet, d'abord ce qu'il y a au nord, puis ce qu'il y a à l'est, au sud, à l'ouest, avec la marque des doigts gras de ceux qui te montrent chaque montagne en t'en disant le nom (que tu oublies immédiatement).

Je n'ai pas de photo de toi. J'en ai une dans l'imagination. La photo est un peu déchirée. Tu y souris mais à peine. C'est ainsi qu'on t'a appris à exprimer ton bonheur. Tu y portes cette robe blanche, la même qu'avait portée ta mère. Il porte ce complet fait pour l'occasion. Il a plus de peine à sourire que toi. C'était quelques jours après votre mariage. Vous vous êtes rendus à Payerne chez le photographe. Il vous a dit d'attendre. Un autre couple passait avant vous. Il ne fallait pas déranger. Tu n'aimais pas trop ça, qu'on te prenne en photo, mais ça se fait, les photos de mariage, on sera content, plus tard, de revoir. Tu ne penses pas encore à ce moment où, après l'avoir enterré, ce sera la seule photo de lui qui te restera, avec une photo prise à l'armée où tu ne le reconnais pas. Tu as dû te coiffer comme si c'était à nouveau le mariage mais il n'a pas fallu traîner. Le matin, on arrachait les pommes de terre, l'après-midi on rejouait la noce mais seulement pendant quelques minutes. Tu échappais un instant à la

corvée quotidienne. Le mariage, te disais-tu, c'est une heure de plaisir et une vie de travail, mais cet homme que tu revois sur la photo au soir de ta vie, tu aurais pu plus mal tomber. Les hommes de chez toi étaient plus rudes que lui. C'est pour ça que tu souriais, sur cette photo, parce que tu quittais un lieu rude pour un lieu un peu moins rude, mais si tu souriais à peine c'est parce que tu savais que la vie, on a beau faire, ça reste rude.

Séraphine a vingt-deux ans **(1)**. Elle se marie, prend le nom de son mari **(2)**, jure de lui être fidèle et dévouée jusqu'à ce que la mort les sépare **(3)**, s'engage à lui faire de beaux enfants qui reprendront le domaine **(4)**. *La main fouille dans le tiroir de la commode en quête du livret de famille **(5)**, ne le trouve pas, invente à moitié : Placide Francey épouse Séraphine Sautaux le ... (illisible) ... 191... (avant ou après la guerre ?) **(6)***. Séraphine a soixante ans. Elle lui passe tout, à ce petit **(7)**, a bien vu qu'il n'était pas comme les trois qu'elle a eus, que celui-là est un tendre, un inquiet, un nerveux **(8)** à qui la vie ne fera pas de cadeaux **(9)**, alors elle le console un peu, par avance. *Année de naissance ? 188... au lieu-dit le Grabou **(10)**. Sage-femme : madame Colomb **(11)**. Sexe : féminin (la main qui a écrit semble avoir tremblé)*

(12). Séraphine a quarante-cinq ans. Elle regarde par la fenêtre. Robert aiguisse la faux **(13)**. Maria a épousé un instituteur **(14)**. C'est bien. Benoît a trop mauvais caractère pour plaire aux femmes **(15)**. Il s'est acheté une moto **(16)** avec sa paie de maçon, vient aider à l'écurie, passe son temps à jurer **(17)**. Séraphine se bouche les oreilles pour ne pas entendre **(18)**. *Au cimetière, aller lire les dates (mais Séraphine a été déterrée depuis longtemps) : Benoît, 1920-200... (19) (la main hésite, n'est au cimetière qu'en pensée) ; Robert, 1923-1998 (la main hésite moins, c'était il y a vingt-six ans, au lendemain du dîner de quartier, par la fenêtre on voit les gens s'affairer à mettre en place le hangar) (20)*. Séraphine a dix ans. Elle descend jusqu'à la grotte donner des restes pour ceux à Joliet **(21)** : du pain déjà un peu sec, de la confiture, du lard, du marc de café qu'ils réutilisent, un pot de lait qu'il ne faut pas renverser. *La main reste coincée au seuil du roman qu'il y a à écrire (22)*.

(1)D'emblée, j'invente. Il serait pourtant facile de savoir. Un mariage, ça laisse des traces. Pourquoi vingt-deux ans ? On se mariait jeune, en ce temps-là, il fallait rapidement faire des enfants, même si

Séraphine n'en aura que trois. Pourquoi si peu ? Peut-être cela indique-t-il une relative aisance. Plus on est pauvre, plus il faut faire des enfants.

(2) Ce nom, c'est aussi le mien. C'est à ce moment-là que Séraphine entre dans ma famille, même si de moi elle ne saura jamais rien.

(3) Il disparaîtra avant elle mais les femmes de ce temps-là restaient fidèles et dévouées à leur mari même après la mort. Pas question d'envisager de refaire sa vie. Je n'ai connu qu'elle seule de mes arrière-grand-mères. Elle s'appelait Marie et avait été plus longtemps veuve que mariée.

(4) Ce n'est pas l'aîné qui reprendra le domaine. Ce ne sera bien sûr pas non plus la deuxième. Ce sera le troisième, mon grand-père, Robert à l'Hairou, puis mon père, puis je briserai la succession immémoriale des paysans dans ma famille, comme ce fut souvent le cas dans ma génération.

(5) L'écriture élégante, alambiquée, appliquée de ces carnets, et ces prénoms disparus, Léocadie, Pacifique, ou réapparus, Émile, Léonie, source infinie d'histoires à raconter.

(6) Sans doute le mariage a-t-il lieu après la guerre. Placide a dû être mobilisé. Il a dû passer quatre ans à attendre dans l'Ajoie ou dans les Grisons que le front déborde. Il revenait l'été pour les moissons. Séraphine lui manquait.

(7) Ce petit, c'est mon père. C'était un homme sensible, très loin de ses rudes ancêtres du Grabou. Un homme sensible et endurant. Où ai-je entendu qu'elle lui passait tout ? Qui reste-t-il aujourd'hui qui a connu Séraphine ? Ma tante Christiane (la grande sœur du petit ; à elle, on ne lui passait pas tout) et Jacqueline, peut-être (et son frère, comment s'appelle-t-il déjà ?).

(8) D'où vient la branche fragile de la famille ? Ceux du Grabou cachaient-ils sous leur carapace bougonne plus de sensibilité

qu'on pourrait croire ? Mon père a enduré la maladie avec larmes et courage. Mon grand-père n'a pas osé pleurer.

(9) Il aurait bondi en lisant cela. Le jour où il s'est vu condamné, il répétait sans cesse qu'il avait eu une belle vie.

(10) Quelques fermes à la lisière de la forêt, au-dessus d'un étang où nous allions observer les grenouilles. Tout le monde s'appelle Sautaux, au hameau. On s'y engueule beaucoup, on s'y réconcilie parfois. On travaille. Quelques prénoms encore : Séraphin (la génération d'après Séraphine), Valentine (l'épouse de Séraphin), Roger (un cousin).

(11) Anne-Marie ? C'est le nom qui me revient mais il me semble que je confonds. Peut-être seulement Marie. Ou Marie-Louise. Ou Louise. Ou tout autre chose. Il y avait encore l'écriteau au-dessus de la porte quand nous étions petits. On ne l'appelait pas par son nom, de toute façon. On l'appelait *la sage-femme*.

(12) On aurait préféré un garçon, voilà ce que suggère ce tremblement. Combien Séraphine avait-elle de frères et de sœurs ? Une ribambelle, sans doute. Ce n'est pas noté dans le même livret de famille, qui de toute façon est resté au fond d'un tiroir. Celui des Sautaux est sans doute resté au Grabou. Le père de Roger, comment s'appelait-il ? Et celui de Séraphin ? Était-ce le même ? On raconte (mais qui ?) que ce Séraphin était un rustre au cœur tendre. Il bossait comme mécano à la place d'armes (je crois) et quand il a appris que ma sœur était née le même jour que lui, ça l'a bouleversé. Mais peut-être que je confonds. Ce sont des souvenirs de discussions d'après gueulement. On écoute d'une oreille, un peu sonnée par le jambon et le vin rouge. On devrait noter.

(13) C'est l'image que je garde de mon grand-père. Ils ne pouvait pas, à cause de son poumon puis à cause de son cœur, accomplir des tâches trop pénibles, alors il tapait la faux, il aidait à l'écurie, il rattelait le foin au bout du champ, mais du temps de

Séraphine, sa santé était-elle déjà aussi fragile qu'elle le fut par la suite ?

(14) L'oncle Alphonse. Il fumait la pipe et venait passer l'été au domaine, cueillir les cerises, aider (c'est le mot qu'on employait pour dire *travailler*). Un gentil monsieur, dans ma mémoire, alors que la tante Maria, c'était une autre paire de manche. Une vraie Sautaux du Grabou. Jacqueline tient plus de son père que de sa mère.

(15) Il s'est marié, pourtant, sur la tard. On les entendait, lui et la tante Thérèse, s'engueuler dans leur cuisine à longueur de journée. Comment a-t-elle fait pour le supporter ?

(16) Une Florett. Il allait en commission à Payerne, comparait les prix, achetait toujours le moins cher, souvent à la Migros, mais parfois à la Coop, quand il y avait des rabais. Ses bonbons à la menthe, où les trouvait-il ? Il en avait toujours dans la poche de ses salopettes, qu'il nous

donnait en souriant (ça lui arrivait de temps en temps).

(17) On avait compté, un matin, au tabac, quarante-huit *nom de Djou*. Il commençait systématique à ramasser à l'autre bout du champ, celui qu'on avait prévu pour le lendemain.

(18) Séraphine, comme toutes les femmes de cette époque, était bonne catholique, mais était-elle aussi bigote que Marie-Thérèse, sa belle-fille ? J'aime à la croire plus émancipée des curés (une sale engeance, disaient déjà quelques hommes, à voix basse).

(19) 2003, peut-être, dans ces eaux-là, quelques années après Robert à l'Hairou. Je le revois le visage baigné de larmes à l'enterrement de son frère.

(20) Il était à l'hôpital, le jour du dîner de quartier. C'était son troisième infarctus. Le dernier à lui avoir rendu visite, à part bien sûr son épouse, c'est son cousin Roger.

Robert lui avait dit qu'il regrettait de ne pas pouvoir être au dîner de quartier. Je le revois, lors d'un dîner précédent, dans le hangar, dire qu'il faudrait une bonne guerre, que c'était la seule solution. Il voyait toujours tout en noir. Pendant la guerre, celle de quarante, à la frontière italienne, il avait vu des choses, disait-on, mais lui se taisait.

(21) *Les kannè à Dzoliè*, disait-on en patois.

Destination de nos promenades du dimanche après-midi. On racontait qu'une famille y avait vécu, dans ces grottes, il n'y a pas si longtemps que ça. On allait aussi aux grottes de Payerne, où avaient été brûlés les vêtements d'un juif qu'on avait assassiné pendant la guerre, pour l'exemple (*Un juif pour l'exemple*, le terrible bouquin de Jacques Chessex, raconte ce meurtre sordide, cette boucherie au sens premier du terme ; les grottes sont des lieux d'épouvante).

(22) Il s'écrit déjà, ce roman, mais reste pour l'instant à l'état de flashes dispersé, d'obsession intermittente, de matière à

amasser sans savoir quelle forme cela prendra.

Séraphine a marché beaucoup plus que par le passé quand elle allait à la grotte Elle est partie dans l'après-midi pour arriver avant la nuit mais elle n'a plus les jambes d'autrefois et le chemin est plus long quand on vient depuis le bas Au début on marche sur la route goudronnée ça descend un peu on passe devant la boulangerie le bistrot la scierie le moulin Christiane a épousé le fils du meunier il y a quelques mois C'est un homme bien Il travaille dur depuis la mort du père² Ce n'est que passé le moulin qu'on entre dans la forêt qu'on passe les trois ponts qu'on s'arrête boire une limonade au mini-zoo et qu'on continue jusqu'à la grotte Au tournant du chemin il faut le quitter et c'est à ce moment qu'il commence à

² Dans le hameau des Arbognes, au fond de la vallée, au bord de la rivière, on entend, entre le moulin, la scierie et le bistrot, tout un orchestre dépareillé qui répète pour un prochain bal ou pour un prochain défilé, Hubert au baryton, Marcel tantôt à la clarinette tantôt au piano, Conrad au violon, Edmond à la baguette. Les femmes chantonnent devant leur potager. Séraphine tend l'oreille, n'entend que l'eau de l'Arbogne qui s'écoule, *l'Arbogne de ses eaux claires lui sert d'un gai miroir*, la mélodie lui revient. Il n'y a plus de moulin mais un facteur de piano. C'est Jacques, le fils de Marcel, et Hubert, en face, bricole dans son garage. Il aime le son du métal quand on le travaille.

faire nuit En marchant tout droit quatre ou cinq cents mètre on devrait tomber sur la grotte mais Séraphine se met à douter Est-ce que c'est bien à ce tournant qu'il fallait quitter la route Est-ce qu'elle n'a pas dévié vers le haut ou vers le bas La nuit devient de plus en plus noire Elle est fatiguée n'a pas l'habitude de marcher autant a peur des bruits de la forêt Elle se revoit à l'époque terrorisée devant l'entrée de la grotte Elle les revoit sous la couverture grelottants et si maigres Elle se demande qu'est-ce qui lui a pris de marcher jusqu'ici À la maison ils doivent s'inquiéter elle n'a pas l'habitude de partir comme ça Ils doivent se demander si elle perd la boule mais ce n'est pas cela Il fallait qu'elle reviennent et elle sent bien dans ses reins que bientôt elle ne pourra plus marcher comme elle a marché aujourd'hui Mais voilà qu'elle y est C'est bien là Il y a dans son ventre le même nœud Elle reste immobile devant la porte mais ce n'est pas une porte il n'y a plus de planche pour fermer c'est un simple trou dans la molasse Séraphine se souvient soudain qu'elle a pris une lampe de poche Elle éclaire l'intérieur de la grotte qui est rempli d'inscriptions gravées des prénoms des cœurs barrés d'une flèche des dates récentes Elle n'ose pas entrer mais continue à éclairer un peu

partout et le prénom qu'elle lit elle ne peut pas se tromper c'est bien ce prénom-là Florida.

Séraphine porte son corps devant elle. Son corps va plus vite qu'elle quand il faut courir. Elle court après son corps qu'elle n'arrive pas à rattraper. C'est un corps rapide qui lui échappe, un corps encore frêle qui bondit d'un côté de l'autre, zigzague entre les arbres, se dépêche de rentrer à la maison avant qu'ils se rendent compte qu'elle est allée à la grotte. Le corps de Séraphine est déjà à la maison mais sa tête est encore dans la grotte. Ses yeux sont restés fixés sur la couverture et sur les enfants sous la couverture mais ce sont des yeux sans corps, parce que son corps a fui ce que ses yeux ont vu : sous la couverture, des corps aussi, des corps sans rien devant sinon cette couverture, des corps si maigres qu'on dirait que la couverture ne couvre rien, mais Séraphine doit au plus vite rattraper son corps qui déjà s'est blotti sous une couverture plus douce que celle de la grotte, dans une chambre chauffée, un corps au chaud quand elle, Séraphine, reste grelottante dans la forêt, mais soudain elle court, il ne faut pas rester si loin de son propre corps, on risque de ne pas le retrouver, alors elle accélère, elle reprend du terrain sur son corps qui se fatigue à tenter de

lui échapper, elle est à deux doigts de le toucher, ce corps à deux pas devant elle, elle est sur le point de le retrouver, de l'étreindre, de le fondre en elle, ce corps qui a refusé de voir ce qu'il y avait dans la grotte et qui ne veut pas qu'elle revienne en lui dans cet état, ce corps qui a peur de Séraphine, ce corps qui aurait préféré n'y être jamais allé, dans cette grotte, ce corps qui restera, quand il aura grandi, quand il se sera empâté, quand il aura vieilli, toujours ailleurs qu'à l'endroit où Séraphine est restée, figée à l'entrée de la grotte.

On pourrait y entrer par la cheminée que le père avait creusée. *Elle n'y voit rien, tout est éteint depuis longtemps, il reste à peine quelques traces de charbon.* On tomberait sur le feu, sur la couverture, sur les enfants grelottants, sur un lit de feuilles mortes et de paille éparpillée, sur la pierre friable d'un sol poreux où traineraient des tasses ébréchées, des fourchettes, des bouts de cartons, des os de poulet, des éclats de verre, des cailloux lisses dont on servait pour jouer aux billes, des flaques d'eau croupie, des traces de pas, grosses chaussures et pieds nus, de petits monticules de terre, des brindilles brisées, de la ferraille rouillée, des rats. *Elle ne voit rien de tout ça, tout a disparu, la terre est lisse, seules quelques*

traces de pas, les siens sans doute, viennent troubler ce vide.

Plus bas encore ça grouillerait de vers dans des tanières grattées par des pattes patientes et des mains ensanglantées. *Elle revoit les doigts maigres des enfants qui dessinaient sur les murs des cœurs et des fleurs. Elle cherche ce qu'il reste, mais il n'y a plus rien. Elle tâte la molasse pour y trouver des aspérités, en suit la courbe monotone du bout de son index, mais il n'y a rien, toujours rien.* On y trouverait de lignes tracées par de longues règles dont des fragments s'accrocherait parfois aux parois de molasse. On y trouverait des clous tordus, des grillages, des jeux de cartes déchirées, des prénoms gravés puis effacés puis recouverts par d'autres prénoms, des mottes de terre, de l'humidité, du moisi, des mouchoirs en loques, un petit panier plein d'œufs pourris.

Et plus loin encore, plus au fond de la vallée, la rivière charrierait des troncs que de laborieux castors rassembleraient pour bâtir un barrage où s'agglutineraient des plaques de tôle ondulée, des débris de nids d'oiseaux, de l'écume sale, des bouchons, des têtards et des libellules, des bouts

de ficelle de botte nouées et renouées cent fois, une sandale en plastique passée trop près d'un feu, de l'huile stagnante, un fil de canne à pêche autour duquel tournoieraient des truites cherchant une brèche dans la muraille de branchage. *Elle s'est assise sur une pierre, au bord de l'eau, qu'elle regarde couler. Les castors sont partis, les poissons sont morts, il n'y a rien que cette eau qui coule entre les cailloux, paisible, régulière, froide.*

Plus bas encore, d'autres grottes s'ouvriraient, ornées de dessins : bonshommes rachitiques à tête ronde, chevaux cabrés, hiéroglyphes indéchiffrés composés de serpents, d'yeux fermés, de vagues superposées transpercés par des rayons de soleil, formes mi-animales mi-humaines, surlignements à la craie des anfractuosités de la roche esquissant çà et là des béances obscènes ou des sourires édentés, petits trous réguliers piqués de poinçons acharnés, restes ébranlés d'échafaudages rongés de termites, crânes fendus de rongeurs et d'enfants, autels votifs surmontés de photos effacées. On devine une barbe, une lampe torche, une peau de cerf. *Elle revoit le père, un homme rude, une barbe rêche, s'empare de la lampe torche, qui ne*

fonctionne pas. Ce n'est pas une barbe, se dit-elle, c'est de la mousse. Ce n'est pas une lampe, c'est un bâton. Il n'y a rien.

Plus bas encore, l'eau, la boue, l'écoulement incessant, l'écho des gouttes, un tibia qui aurait servi de flûtes à des gamines dont on devinerait les robes déchirées, tissus brodés de fleurs et de fruits en grappes, une table effondrée couverte de poupées dont on aurait coupé les cheveux, escargot géant fossilisé dont un doigt couvert d'ocre a suivi la spirale, changeant parfois de couleur, passant du rouge au noir et du noir au violet, usant pour ce faire de matières inconnues. *Elle ne voit toujours rien, se dit que c'est dans son imagination, qu'elle se raconte des histoires pour se faire peur, que sous la grotte personne n'est allé, jamais, et que dans la grotte, ces enfants non plus n'ont jamais existé. Il n'y a jamais rien eu.*

Et tout en bas, une araignée aurait tissé sa toile que déchireraient des squelettes de chauve-souris dans une chaleur sèche et puante que des fumées venues d'on ne sait où tempéneraient parfois, libérant des hordes grouillantes d'êtres indéfinissables dont on se demanderait si cela

n'avait pas, couvert de crasse et de poussière, quelque chose d'étrangement humain. *Elle a peur. Cette impression d'humanité, d'où vient-elle ? Elle voudrait creuser plus profond encore mais elle a beau creuser, il n'y a rien, tout cela, c'est dans sa tête, rien que dans sa tête.*

La petite fille à jamais restée au seuil de la grotte raconte les corps qui dorment et qui meurent. Elle est déjà, soudain, une vieille femme. Elle est là, dans sa cuisine, seule, à radoter l'histoire de ces soirs où l'on entrait dans la forêt pour leur apporter de quoi manger. Elle a perdu la tête. Elle ne sait plus si elle s'appelle Séraphine ou Florida et elle n'a pas d'âge. Elle est fatiguée. Des noms reviennent, et des peurs. Elle voudrait qu'ils sachent. C'est l'histoire de ceux à Joliet qui vivaient dans une grotte en bas le Grabou.

Sous la couverture, ils dorment. La grand-mère les regarde un instant puis elle tourne sa tête vers l'extérieur. Elle, elle ne doit pas dormir, pas quand ils dorment, eux. La couverture se soulève légèrement à chaque respiration, d'abord la fille puis les deux garçons, à l'unisson. On voit dépasser de temps en temps des membres épars, un bras, une jambe, une tête, membres si maigres que la grand-mère ne peut qu'abandonner son poste pour ajuster la couverture à ses corps qui sans elle prendraient froid, mais il faut retourner dehors surveiller les bêtes qui pourraient entrer. Hier, elle a été forcée de tirer sur un sanglier, qu'elle a manqué mais qui s'en est allé. Elle aurait préféré l'avoir. Il y a beaucoup à manger, dans un sanglier. Mais on a évité le pire, parce qu'elle sait, la grand-mère, que quand ça charge, un sanglier, on a beau être le plus costaud des hommes, on se fait piétiner, et s'il était entré dans la grotte, ces trois petits qui dorment aujourd'hui ils ne seraient plus là et la grand-mère serait partie. À quoi bon rester ? Aucun bruit suspect. Les enfants dorment. La couverture a des trous mais elle est

épaisse là où les enfants sont mis. Il n'y a rien à craindre. Il y a assez de place pour trois. Pour quatre, c'était plus serré, mais ils ne sont plus que trois et elle compte bien que ça dure, ces trois enfants sous cette couverture. Un de plus à enterrer, elle ne pourrait pas, la grand-mère. Les oiseaux commencent à chanter. Le jour approche. Les petits vont bientôt s'agiter, s'étendre, relever la tête, la fille en premier, toujours, puis les deux autres, en même temps.

La grand-mère est aux aguets. Quelqu'un vient. Une bête peut-être. Des branches craquent, des feuilles mortes se brisent sous des pas légers. C'est un animal furtif mais c'est un animal qui parle. La grand-mère a l'impression que ce grognement, ce sont des mots mais dans une langue qu'elle ne connaîtrait pas, ni du français ni du patois, une langue étrangère où chaque son s'envole après avoir été lancé, une langue aigüe, chantante, imitant le chant des oiseaux. Qui va là ? La grand-mère n'a pas osé demander. Au loin, la rivière gronde. Il a plu, peut-être pleut-il encore. Des gouttes tombent lentement des arbres, s'écrasent sur la terre de plus en plus rarement, comme si elles s'évaporaient. La voix reprend, criarde mais joyeuse, voix de belette ou de petite

filles, elle parle toute seule comme souvent la grand-mère la nuit quand les enfants dorment, elle se raconte des histoires, éclate de rire, se rapproche. La grand-mère a chargé son fusil. On ne sait jamais. Quelque chose s'est faufilé quelque part au-dessus de sa tête, quelque chose a sifflé. La voix parle maintenant plus bas, elle est tout près mais semble s'effacer au fur et à mesure qu'elle s'approche de la grotte, où les enfants poussent ces petits gémissements qui annoncent leur réveil prochain. La voix s'est tue mais les pas sont là, à quelques mètres. Ils ralentissent. La grand-mère a posé le doigt sur la gâchette.

Version 1
23.07.24

